

## 1 Séance du 17 novembre 1999

Contraste et convergence des deux textes repris à partir de l'Anabase. Nous cherchons à représenter le propre mouvement du siècle ; qu'elle idée le siècle s'est fait de son trajet, de son mouvement. L'Anabase est comme le vecteur de cette recherche. Anabase comme récit d'une retraite d'une troupe égarée en pays étranger qui fait retour dans l'étranger et dans l'étrange vers le site initial.

C'est le moment où ils retrouvent la mer avec ce sentiment très grec que ça vous lave des hauts plateaux et que cela vous absout des hauts plateaux d'Anatolie.

En quel sens le siècle a pu se repérer comme une Anabase? L'élément d'Anabase retentit dans une sorte de jonction entre le thème de l'embarquement et le thème du retour. Comme si on s'embarquait pour revenir. Monter et retour est presque une traduction complète du mot Anabase.

Entre Saint John PERSE et Paul CELAN il y a un immense écart, tout les disjoints ; d'un côté un homme du XIX<sup>e</sup> siècle qui perdure dans le XX<sup>e</sup> siècle et qui connaît une enfance idyllique dans les îles, une carrière triomphale comme poète officiel républicain et reçoit le prix Nobel, de l'autre, un juif d'Europe centrale, expatrié, s'installe dans le paradoxe de la langue allemande et comme figure suicidaire à la fin.

Écart : XX<sup>e</sup> siècle qui continue le XIX<sup>e</sup> siècle finissant d'un côté, ce siècle qui continue quelque chose du rêve impérial comme rêve de progrès du XIX<sup>e</sup> siècle et qui s'est abîmé dans la guerre de 1914-18. C'est ce qu'incarne Saint Léger-Léger.

Paul CELAN surgit du siècle dans son cœur noir, il fonctionne comme une parole survivante. Saint John PERSE est le comble de la rhétorique héritière, poésie de l'ornementation légitime. De l'autre côté, c'est une parole déchirée survivante, ce côté là est tout sauf autorisé.

### 1.1 Prélèvement thématique chez Saint John Perse

Il y a quelque chose comme une question sur le sujet du poème : qui parle? Ceci fonde la quasi équivalence entre un « je » et un « nous », une figure d'identité entre un je et un nous, ce que nous pouvons retrouver dans l'ouverture d'Anabase.

Que l'on puisse faire équivaloir un sujet et un nous c'est un point

important du siècle. Ceci sera transformé dans le poème de CELAN. Question est-ce qu'un « nous » peut-être sujet ? Y a t'il un nous dont on puisse dire qu'il est comme un sujet ?

C'est la caractérisation subjective de l'action collective. La question de la soudure d'un nous dans la figure du sujet, avec compacité. En d'autres termes : le siècle aura été incontestablement le siècle de la fraternité, de son rêve, de son vouloir, de son désir ; confère la révolution française : liberté, fraternité, égalité. On appellera fraternité l'intégralité subjective d'un nous.

La poétique de Saint John PERSE est une poétique du nous, dans son équivalence au je, son équivalence se fait par une équipée historique. Saint John PERSE, son poème, est l'enregistrement de ceci que le nous advient comme un je.

Fraternité comme mot ambigu, quel est le protocole de délimitation du nous ? L'équipée historique est une équipée qui traverse l'adversité et qui constitue ses ennemis. Le nous n'est un je que dans la figure du conflit, par quoi le thème de la fraternité est coextensif de celui de la guerre, de la fraternité guerrière.

« Un grand principe de violence commandait à nos mœurs. »

Ainsi, nous pouvons connecter :

1. l'équivalence du je et du nous ;
2. la nomination de cela comme fraternité particulière ;
3. la violence de la guerre comme élément générique de cela.

## 1.2 Deuxième thème : motif d'une vacuité

« (À la mesure de nos cœurs fut tant d'absence consommée !) »

Ce qui a couleur d'homme c'est finalement l'errance elle-même. Esprit donné comme puissance d'opacité, c'est une sorte d'hostilité sur le bonheur.

« Un pays-ci n'est point le mien. »

Le pays est errance, loi errante, calendrier défait, pas de lien, et, finalement, l'ivresse comme compensation de tout cela. Le siècle représente l'humanité comme une errance et représente cette errance

nomadique comme intrinséquement recevable. Métaphore géographique – l'errance – qui est au fond le mouvement historique. Ce mouvement historique a une valeur en soi, il n'est pas mesuré comme valeur en soi.

L'errance, l'arrachement sont des valeurs intrinsèques, c'est pour cela que je ne suis pas convaincu que ce qui domine le siècle est l'utopie. Historicité en soi, la répétition des déceptions quant aux résultats n'entamait pas la fraternité car la violence fascinait en elle-même.

Valorisation de l'essence dans l'arrachement, l'homme est en réalité une absence à soi-même. C'est là qu'il est pris dans sa grandeur intrinsèque. Voilà pourquoi la figure de la grandeur est absolument corrélée à l'errance vide. Ceci n'est pas destiné.

Je voudrais avancer la thèse que le siècle se soit représenté comme destiné à, siècle non programmatique. Ce qui est le cas du XIX<sup>e</sup> siècle. Le XX<sup>e</sup> siècle est le siècle du réel de l'errance, toute promesse pouvant être oubliée. Saint John PERSE met cela en figure, la valeur poétique de l'errance indépendamment de toute destination.

Ce qu'il s'agit de conquérir c'est la déliaison. C'est en ce sens que le siècle a été marxiste sans le savoir. MARX dans le manifeste annonce la fin des liens. Ce qui est annoncé comme puissance du Kapital, c'est la déliaison. Dissout dans le calcul glacé du capital égoïste. Fin de la civilisation des liens, c'est la puissance de déliaison qui est là à l'œuvre.

Le XX<sup>e</sup> siècle cherche un ordre sans lien, quelque chose a une puissance collective déliée qui restituerait à sa propre puissance créatrice, c'est à dire d'arrachement. Faire advenir une humanité déliée.

Paradoxe: créer d'un côté un nous collectif ayant la puissance d'un siècle et de l'autre côté, cette création est la déliaison. Comment le nous peut-il rester lié si son œuvre est la déliaison? En politique c'est le parti, pour une œuvre d'art, la consistance, la cohérence.

C'est une tension extrême, en réalité la terreur est le produit de cette tension. Terreur à la fois construite, exercée sur le nous pour qu'il reste sujet et à la fois pour que le nous reste délié. C'est la terreur épurative sur le suspect qui est utilisée pour briser tous les liens.

Ce qui unifie tout cela, c'est la violence comme exercice du nous, le terrorisme de la fusion des nous et le défait des liens. C'est une conception hyperbolique du nous et une conception destructive des liens. C'est en réalité une conception épique de l'humanité dans tout

cela.

Catégorie abstraite : la question c'est le rapport entre fondation et destruction. Lois errantes, l'errance doit aller jusqu'aux lois, une loi ne peut pas être trop errante.

### 1.3 La question du bonheur

Dans tout cela, qu'en est-il du bonheur?

« ...lèverons-nous le fouet sur les mots hongres du  
bonheur? »

Le fouet, c'est la castration. La question n'est pas d'être heureux.

Il y a quelque chose d'installé dans l'idée du bonheur qui ne convient pas à cette vision, il peut y avoir de l'enthousiasme, de l'ivresse mais pas nécessairement du bonheur.

« Que m'a donné le monde que ce mouvement  
d'herbes? »

C'est à dire une image dans le vent de votre propre errance, le monde est le site de l'épopée. Le principe qui gouverne les mœurs est un principe de violence, pas de bonheur.

#### 1.3.1 Remarque : il n'y a pas de passé

Il n'y a pas de passé mais un grand pays d'herbages sans mémoire. Le siècle est un siècle qui a prôné l'oubli, il n'y a d'aventure exaltante que dans l'oubli. Il faut être soi-même sans mémoire.

En tout cas, il sera dans des conditions d'étroitesse, d'imprédictibilité avec CELAN. Chez Saint John PERSE, il y a une certitude initiale, avec Paul CELAN, c'est la question du chemin, subsiste t'il, si vrai qu'il est impraticable existe t'il? L'épopée n'est plus tenable.

#### 1.3.2 Remarque : il n'y a chemin que s'il y a l'autre

Paul CELAN va faire jouer directement le vers maritime de l'Anabase originelle, l'Anabase comme l'appel maritime, il y a du mélange d'audible et de visible dans la balise, moment d'appel, de signal, c'est aussi le moment du péril et aussi de la beauté et de la connexion du visible et de l'audible.

En réalité, l'Anabase requiert une altérité, il n'y a chemin que s'il y a l'autre maritime : son, beauté de l'autre. C'est l'inclusion d'une altérité dans l'Anabase, donc Paul CELAN rompt avec le thème de l'errance vide. Le maritime est comme l'indice de ce quelque chose rencontré.

Au thème de la fraternité est substitué le thème de l'altérité, c'est le résultat terrible de l'épique. C'est la question de la différence minimale, qu'est ce que c'est qu'une altérité dans une fraternité autre qui se constitue par rapport à un ennemi? Paul CELAN, c'est autre chose que la constitution du nous. Il substitue l'altérité à la fraternité.

Comment faire nôtre l'altérité, sans la réduire, sans la dissiper? Cette différence est rencontrée, ce n'est pas la différence à soi, l'absence à soi. Que veut dire faire nôtre une différence rencontrée? C'est pour autant qu'on peut faire nôtre cette différence rencontrée qu'on peut trouver un chemin, qu'il y a une Anabase. C'est faire nôtre cette différence rencontrée en tant que rencontrée.

Il y a donc aussi chez Paul CELAN création d'un nous, le poème s'achève là-dessus. Pour autant qu'il y a un chemin, c'est le chemin de l'ensemble, seul un nous pour être dans l'élément de l'ensemble. Dans la différence rencontrée, on peut se tenir ensemble, il n'y a pas de fusion fraternelle.

Anabase de l'advenir d'un ensemble qui est un nous mais qui n'est pas un je, donc sans adresse.

Finalement, le siècle est le témoin d'une profonde mutation de la question du nous. Il y a eu en un premier temps le nous de la fraternité (cf. SARTRE fraternité terreur dans la critique de la raison dialectique) Ce nous, son idéal est d'être un "je", il n'y a pas d'autre tu que le tu de l'adversaire. Le nous sous l'idéal du je est en exclusion au tu. Le nous vaut par lui-même, il n'a pas besoin d'être destiné.

Le tu est intérieur au nous cher Paul CELAN, dans ensemble, il y a tu, toi. C'est une disposition pronomiale complètement différente qui cesse de faire idéal du je comme sujet fusionné et conquérant.

Qu'est ce qu'un nous qui n'est pas sous l'idéal du je, qu'est ce qu'un nous qui n'est pas sujet. La tentation serait de dire qu'il n'y a pas de nous, qu'il n'y aurait que des je. Mais l'Anabase maintient la thématique du nous.

Les manifestations en 1995 avaient comme mot d'ordre « ensembles ». Contre le plan JUPPÉ, norme épique minimale, norme immanente, cet « ensembles » était dans la paix de son affirmation

plutôt que dans la guerre.

D'où peut surgir un nous qui conserverait la puissance du nous sans être sous l'idéal du je, qui véhicule sa propre disparité immanente sans perdre de puissance?

Qu'est ce que ce nous qu'on puisse opposer à cette époque de l'individualisme concurrentiel absolu? Qu'est ce qui maintient le pouvoir de « ensembles » justement?

Dévoré par sa propre violence, il ne résoud pas le problème de l'ensemble en temps de paix. Que veut dire ensembles ou nous, en temps de paix? Qu'est ce qui est notre ensemble en temps de paix?

Comment passe t'on du nous fraternel de l'épopée au nous disparate de l'ensemble sans céder sur le nous , ce qui est la grande tentation.

C'est l'ouverture de ces deux poèmes.